L'ethos de l'oralité comme forme de fiction énonciative dans la presse écrite

Laurent PERRIN
Université Paul Verlaine – Metz EA 3474
laurent.perrin@univ-metz.fr

Résumé

Après avoir opposé trois formes d'ethos associées respectivement à la figure du *sujet parlant*, à celle du *locuteur comme tel*, et à celle du *locuteur comme être du monde représenté* (ceci en fonction des propriétés notamment linguistiques qui s'y rapportent), nous nous intéresserons dans cette étude à l'ethos discursif que nous appellerons *effectif* (ou ethos du locuteur *effectif*) fondé sur une identification du locuteur comme tel au sujet parlant. L'objectif sera d'analyser diverses formes de *fictions* énonciatives associées à l'ethos discursif effectif dans la presse écrite, lorsque le discours se fonde sur une scénographie qui ne s'ajuste pas littéralement à l'interaction d'un journaliste à son lecteur. L'ethos fictif de l'oralité à l'écrit sera à l'horizon de nos préoccupations, qui aboutiront finalement à assimiler le temps du discours à celui de l'oralité, et donc à concevoir le temps de l'oralité comme forcément fictif à l'écrit.

Mots-clés : Linguistique, analyse du discours, rhétorique, ethos, sujet parlant, locuteur, énonciation, oralité, presse écrite

L'ethos a trait aux émotions, à la subjectivité du sujet de l'énonciation. Or de qui parle-t-on lorsqu'on parle du sujet de l'énonciation en sémantique et en analyse du discours ? Et de quoi lorsqu'il est question de subjectivité et d'ethos ? Nous ferons la distinction, dans cette étude, entre trois sortes d'informations concernant l'ethos et la subjectivité dans l'interprétation des énoncés[1].

1. L'ethos prédiscursif du sujet parlant et l'ethos discursif du locuteur

La première sorte d'information relative à l'ethos émane de ce qui a trait à l'être social ou psychologique que l'on désigne généralement comme *l'auteur* ou le *sujet parlant*, l'être empirique associé aux circonstances d'une situation. Il peut s'agir d'un être individuel en chair et en os ou d'une collectivité plus ou moins désincarnée, d'une institution, par exemple. Pour interpréter un énoncé comme *Défense de fumer*, on peut se demander qui est l'auteur de l'interdiction ; cela peut être Pierre ou Paul si cela est écrit sur la porte de leur chambre ou de leur maison, mais il peut s'agir plus abstraitement d'une direction scolaire si c'est sur la porte d'une école, ou encore de la loi d'un gouvernement si l'interdiction correspond à un décret

[1] Sur la question de l'ethos, on pourra se référer à l'ouvrage collectif dirigé par Amossy (1999), ainsi qu'à Maingueneau (1998, 1999). Voir aussi sur ce sujet Rabatel (2008).

officiel. Selon les circonstances, l'auteur de l'interdiction peut aussi rester plus ou moins indéterminé ; on peut ne pas savoir si Pierre ou Paul parlent au nom de la loi, en tant que fonctionnaires ou citoyens, ou en tant que détenteurs d'une autorité plus personnelle. L'ensemble des informations émanant de la personne physique ou psychologique, ou encore de l'être social ou moral, spirituel ou autre, concerne le sujet parlant. Ce dernier correspond à ce que l'analyse du discours associe à l'ethos *préalable* ou *prédiscursif* (Charaudeau & Maingueneau 2002 : 44), c'est-à-dire à l'ensemble des informations émanant de ce que l'on sait par avance, et aussi de ce que l'on perçoit de l'orateur malgré lui, indépendamment de ce qui tient au discours et à l'énonciation, aux différents rôles énonciatifs qui lui sont associés, qu'il revendique par ses actes. L'ethos prédiscursif et le sujet parlant sont tout à fait étrangers aux rôles énonciatifs associés au discours et à la communication. Ils ne peuvent que s'y articuler indirectement dans certaines circonstances.

C'est pourquoi nous séparerons scrupuleusement, dans cette étude, ce qui a trait à l'ethos prédiscursif et au sujet parlant d'une part, du vaste ensemble d'informations susceptibles d'être associées à l'ethos que nous appellerons *discursif* d'autre part, à la scénographie qui s'y rapporte (au sens de Maingueneau 1998 : 71-76, 1999). L'ethos discursif concerne les rôles énonciatifs dévolus au *locuteur* en tant que responsable des actes de langage réalisés (locutoires, illocutoires, argumentatifs, ou autres), le cas échéant aux différents *énonciateurs* responsables des points de vue qui s'y trouvent impliqués. Qu'il s'agisse du comportement locutoire, de la *gesticulation locutoire* (dont parle Berrendonner 1981), ou de ce qui a trait à *l'illocutoire* selon Austin (1961), de l'assertion, véridiction, aux diverses formes d'exclamation, question, requête, etc., ou même au plan de l'argumentation, de ce qui a trait à la prise en charge des points de vue (Rabatel 2008), tous ces éléments, sur lesquels repose l'ethos discursif sous toutes ses formes, n'impliquent pas forcément, ni en tout cas directement, de sujet parlant empirique.

Nous n'allons pas entrer ici en discussion sur ce qui distingue les diverses approches énonciatives et polyphoniques (ou dialogiques) du sens[2]. Indépendamment de ce qui oppose éventuellement ces approches, il faut avant tout se mettre d'accord sur la nécessité de bien faire la différence entre le sujet psychosocial, l'être empirique correspondant au sujet parlant, et les différents rôles associés à celui qui endosse la prise en charge des actes de langage et des points de vue (De Brabanter, Dendale et Coltier 2009). Le langage est un jeu, comme on le sait bien, qui consiste à mettre en scène différents rôles énonciatifs. Un énoncé comme *Défense de fumer*, quel que soit le sujet parlant susceptible d'y être indirectement associé, véhicule une représentation de celui qui prend en charge l'énonciation de la phrase impérative sur laquelle repose l'interdiction. Que cela soit le fait de Pierre ou de Paul ou de telle ou telle institution selon les circonstances, l'énoncé en question renvoie à l'ethos discursif d'un locuteur, à une scénographie de l'ordre et de l'autorité, qui ne varie pas d'un cas à l'autre en fonction de la situation.

[2] Nous renvoyons sur ce point aux diverses publications collectives sur le sujet (Bres & al. 2005, Perrin 2006, Colas Blaise & al. 2010, ainsi qu'aux numéros 163 et 164 de la revue *Langue française*, entre autres).

Cet ethos discursif, la scénographie qui s'y rapporte, sont évidemment susceptibles d'être jugés plus ou moins adéquats, ou légitimes, relativement à l'autorité effectivement accordée à l'ethos prédiscursif de tel ou tel sujet parlant. Une réponse du genre *Vous êtes qui pour me parler de la sorte ?*, par exemple, ou *Vous n'êtes pas autorisé à me donner des ordres*, consisterait précisément à refuser d'opérer une telle assimilation de l'ethos du locuteur à celui de l'auteur. Le simple fait de pouvoir évaluer le degré d'adéquation de l'ethos discursif d'un énoncé à l'ethos prédiscursif d'une situation, le fait de pouvoir mesurer le degré de conformité du rôle de locuteur de tel ou tel énoncé envers l'identité de tel ou tel sujet parlant, témoigne de la nécessité d'une telle distinction. Dans un tout autre champ de considération générique, l'opposition entre l'auteur et le narrateur en théorie littéraire repose sur la même distinction ; ainsi que l'opposition – dans le discours poitico-médiatique qui va nous intéresser – entre le sujet parlant empirique, en l'occurrence un journaliste, un homme politique ou une autre personnalité – et le rôle ou les rôles associés à la réalisation des actes de langages pris en charge par le locuteur dans la presse écrite.

2. L'ethos discursif du locuteur comme tel et l'ethos référentiel de l'être du monde

Cette instance énonciative que nous appelons *le locuteur*, l'ethos *discursif* qui s'y rapporte, outre le fait qu'ils ne doivent pas se confondre, comme on vient de le voir, avec le sujet parlant et l'ethos prédiscursif, ne doivent pas non plus se confondre avec ce qui peut être *dit* ou *décrit*, le cas échéant, du locuteur comme être du monde, ou de tout autre personnage dont il serait question. C'est la seconde distinction qui va nous importer (et nous importuner) dans cette étude, qui tient à une troisième sorte d'information relative à l'ethos et à la subjectivité dans le langage.

Si l'on dit, par exemple, *Je ne supporte pas la fumée*, l'information que le locuteur donne de lui-même au plan du contenu (à savoir, qu'il ne supporte pas la fumée), de même que les informations susceptibles d'en être inférées (par exemple qu'il s'agit d'un être sensible, ou asthmatique), ne doivent pas se confondre avec les informations qu'il donne de *soi-même* en tant que locuteur, par le simple fait de produire un tel énoncé (qui pourraient le faire passer pour intolérant, intransigeant à l'encontre des fumeurs). Sans entrer ici en matière sur l'opportunité de distinguer par ailleurs diverses espèces de locuteurs à différents niveaux (dans le cadre d'un discours rapporté, par exemple), ou sur celle de distinguer entre la figure du locuteur et celle d'éventuels énonciateurs distincts (selon diverses formes de polyphonies), nous serons conduits néanmoins à opposer l'ethos discursif du locuteur *comme tel* (au sens de Ducrot 1984), non seulement à l'ethos prédiscursif d'un sujet parlant, mais à une forme d'ethos que nous appellerons *propositionnel*, ou *référentiel*, qui se rapporte à ce qui est dit du locuteur comme être du monde ou de tout autre personnage auquel l'énoncé réfère. Il importe de bien préciser que l'ethos discursif ne concerne ni un sujet ou une subjectivité forcément identifiés à un sujet parlant empirique, ni non plus celui ou celle que l'on peut représenter

dans le langage (et se représenter mentalement) au plan propositionnel, si l'on parle de soi (ou pense à soi) comme à tout être du monde auquel on réfère.

Dans le cas d'un énoncé comme *Je ne supporte pas la fumée*, ou *Paul ne supporte pas la fumée*, l'énoncé réfère à un être du monde ; ces énoncés représentent, en vertu de leur contenu propositionnel, que le locuteur ou Paul, en tant que personnages ou êtres du monde, ne supportent pas la fumée. Le pronom *je* notamment, tout comme le nom propre *Paul*, sont purement référentiels. Le sens linguistique de l'énoncé ne concerne en rien l'ethos discursif du locuteur comme tel dans ces exemples. C'est alors au plan pragmatique exclusivement que l'énoncé atteste, ou *montre*, que le locuteur *dit* qu'il ne supporte pas la fumée (ou que Paul ne la supporte pas). Ces deux niveaux de sens, respectivement linguistique et pragmatique, semblent pouvoir être vus comme clairement distincts dans ce cas. Le changement de niveau détermine deux sortes d'ethos différents, respectivement référentiel ou propositionnel d'une part, discursif ou énonciatif de l'autre.

Mais parfois le locuteur en tant que tel, l'ethos discursif, sont instruits sémantiquement par le sens linguistique de l'expression. Dans le cas d'un énoncé comme *Pouah, je trouve ça dégueulasse*, par exemple, l'interjection, le pronom *je*, ne renvoient plus à l'être du monde ; ces expressions renvoient au locuteur comme tel. L'interjection, la fonction modale du verbe *trouver* à la première personne, imposent le locuteur comme tel. Et de même en ce qui concerne la valeur axiologique d'un adjectif comme *dégueulasse*. Il fait peu de doute qu'un très vaste ensemble d'expressions dont relèvent notamment les interjections et exclamations, les adverbes d'énonciation, plus largement l'ensemble des expressions énonciatives, concernent le locuteur en tant que tel et l'ethos discursif. Considérons à ce sujet un premier exemple authentique :

(1) En tant qu'Israélien, fils de juifs qui se sont vu dénier, au vingtième siècle, le droit de citoyenneté au motif de leur origine, **comment ne pas s'effrayer de la perspective d'un état juif «purifié» !** Il y a donc urgence à mettre fin à **l'occupation** et au cortège d'actes **meurtriers** qu'elle nourrit, mais aussi à **vacciner** l'Etat d'Israël contre **le virus raciste** qui menace de le **contaminer** ! [Shlomo Sand, *Le Monde*, 14 avril 2006]

L'ethos discursif ne tient ni à l'ethos prédiscursif associé à l'identité de Shlomo Sand en tant que sujet parlant (intellectuel, vivant à Tel-Aviv, invité à s'exprimer dans le Journal *Le Monde*), ni à l'ethos référentiel associé à ce qui est dit de lui (qui concerne l'être du monde présenté comme juif israélien, fils de juifs victimes de ségrégations). Il tient à l'ethos énonciatif (plus insolent que victimaire) de celui qui dit qu'il l'est (Juif et Israélien), de celui qui ensuite s'exclame (*Comment ne pas s'effrayer…*), et aussi qui fait usage d'expressions axiologiques marquées comme *Etat juif purifié, occupation, actes meurtriers, virus raciste*.

L'ethos référentiel domine d'abord, lorsque l'énoncé réfère au locuteur comme être du monde (*Israélien, fils de juifs…*). Le locuteur comme tel alors est purement pragmatique ; il tient au fait de le dire, à l'acte d'affirmation, qui n'est en rien concerné par le sens linguistique et le contenu de l'énoncé. Mais l'exclamation qui suit modifie le rapport ; la phrase exclamative atteste, en quelque sorte, des émotions associées à sa propre énonciation. Le locuteur comme tel, l'ethos discursif, s'inscrivent dès lors dans la structure sémantique de

la phrase, ainsi que dans le choix des termes à valeur axiologique, souligné notamment par les guillemets sur l'adjectif *«purifié»*.

Les trois formes d'ethos interagissent dans cet exemple, même si l'ethos discursif prend finalement le dessus, comme c'est souvent le cas. L'être du monde, tout comme le sujet parlant, font ici office de couverture, en quelque sorte, ou de légitimation préalable, face à l'audace offensive du locuteur comme tel. Imaginons un instant que l'ethos discursif ici en jeu ne soit pas couvert préalablement, préfacé par l'image d'un Juif honorable et présenté comme tel, mais par celle d'un Palestinien ; l'effet sans aucun doute eût été différent, mais l'ethos discursif n'aurait pas varié pour autant.

Quelles que soient les difficultés que l'on éprouve parfois à isoler l'ethos discursif du locuteur comme tel, tantôt par rapport à l'ethos prédiscursif d'un sujet parlant, tantôt par rapport à l'ethos référentiel d'un être du monde, il n'en reste pas moins que ces trois sortes d'ethos sont souvent amenées à interagir dans le discours.

3. Formules énonciatives, ethos rapporté et ethos discursif effectif

Bien qu'étranger à ce qui est dit, au contenu propositionnel des énoncés, l'ethos discursif s'inscrit néanmoins dans leur forme linguistique à différents niveaux. Sans entrer en matière sur les points techniques, on peut préciser que l'ethos discursif ne tient pas à ce qui est *dit*, mais à ce qui est *montré* conventionnellement par le sens des expressions (Perrin 2008). Les instructions sémantiques qui y sont associées ne sont pas soumises à un fonctionnement symbolique, mais indiciel (au sens de Peirce 1955), qui les exclut *de facto* de ce qui est vériconditionnel à l'intérieur du sens. L'ethos discursif tient à la force indicielle dévolue à certaines formes de phrases (exclamatives, impératives, par exemple), mais aussi au sens des interjections et autres formules énonciatives, adverbes d'énonciation, modalisateurs, etc. Dans l'exemple ci-dessous, les formules de soulagement *ouf*, *enfin*, *tant mieux*, jouent un rôle prépondérant dans la formation de l'ethos discursif du locuteur comme tel[3], relayées par la forme exclamative des phrases, finalement par les formules d'assentiment (*oui, bien*), qui marquent un effet de reprise diaphonique d'une réaction (fictive) de l'interlocuteur, et sans parler de la valeur axiologique de certains termes comme *déferlante médiatique*, *hygiéniste* ou *anti-fumeur*, qui supportent également l'offensive énonciative du locuteur comme tel :

(2) **Ouf !** C'est **enfin** terminé. La première étape de protection contre le tabagisme passif est en place. **Tant mieux**, n'en parlons plus ! La déferlante médiatique, l'assaut des hygiénistes et le haro des anti-fumeurs vont **enfin** s'arrêter. **Oui**, nous avons **bien** dit les anti-fumeurs. Il n'aura échappé à personne que […] [*Libération*, 2 février 2007]

Seul l'ethos discursif du locuteur que nous appellerons *effectif* – le locuteur comme tel mais identifié au sujet parlant – va nous intéresser dans cette étude, indépendamment de tout effet polyphonique ou dialogique impliquant une forme d'écho à l'ethos référentiel d'un

---

[3] Comme on l'a relevé dans Perrin (2008, 2009), les formules en question manifestent un soulagement du locuteur, succédant respectivement à une inquiétude préalable (*ouf*), à une impatience (*enfin*) et à une appréhension (*tant mieux*).

personnage (Perrin 2005). Ainsi l'ethos discursif dont attestent ci-dessous l'interjection *hélas* et l'interpellation *Camarades*, mais aussi la phrase averbale *Du gâchis*, et le fait de sa répétition, ne va pas nous intéresser, car il repose sur une forme de citation directe – au style direct libre – de l'ethos des dirigeants chinois :

(3) [En Chine] L'exécution par armes à feu a été remplacée par l'injection. Ce serait plus humain paraît-il. Ce doit être plutôt que des organes vendables étaient détériorés par les balles. **Du gâchis hélas, camarades, du gâchis**. [Delfeil de Ton, *Le Nouvel Observateur*, 8-14 décembre 2005]

Pas davantage que les séquences soulignées dans les exemples ci-dessous, dont les propriétés énonciatives font elles aussi écho – au style indirect libre cette fois – à l'ethos référentiel d'un personnage :

(4) Quelle mouche a piqué José Maria Aznar ? Alors que l'Espagne pleure ses morts, le président du gouvernement, rageur, règle ses comptes avec ses propres services secrets. Il les accuse tout bonnement de l'avoir fourvoyé, après l'attentat, en l'alimentant en notes ineptes. Si on l'a accusé d'être un menteur, un « Pinocchio castillan », un politicien qui aurait privilégié la piste de l'ETA pour gagner les élections, **c'est leur faute. Non, il n'a pas triché**, il a été victime de ses hommes de l'ombre. Et il le prouve : le 18 mars, à la stupéfaction générale […] [*Le Nouvel Observateur*, 25-31 mars 2004]

(5) **Lance Armstrong, elle l'a photographié** pour la première fois en 1991. Elle ne sait plus **bien sûr** quelle course, en vérité. Ce n'était pas sur le Tour, que le futur vainqueur ne découvrirait que deux ans plus tard. Mais elle se souvient que l'Américain avait tout juste vingt ans, et que quelqu'un lui avait suggéré de tirer son portrait, car **celui-là, c'était sûr**, allait faire une jolie carrière. [*Le Monde*, 19 juillet 2006]

Dans le cadre de différents énoncés narratifs à la troisième personne, imputés au locuteur effectif, l'ethos discursif se rapporte alors à celui d'un personnage auquel l'énoncé réfère. Ainsi la formule de réfutation *non* en (4), et de confirmation (*bien sûr*), de correction (*en vérité*) en (5), la forme déictique *celui-là*, la valeur délocutive de l'expression *c'était sûr* en (5)[4], sans oublier les formes de phrases et autres propriétés stylistiques, la chute de la préposition *de* dans *c'est leur faute* en (4), la phrase clivée par antéposition du nom propre *Lance Armstrong* à l'attaque de (5), tous ces éléments font écho à l'ethos référentiel d'un personnage (respectivement José Maria Aznar et la photographe).

Dans le passage suivant, en revanche – comme c'était le cas des interjections *ouf, enfin, tant mieux*, en (2) – les formules *Allons bon* et *Rien que ça* vont nous intéresser, dans la mesure où elles restent alors tout à fait étrangères à l'ethos d'un quelconque personnage. Ces formules représentent ici l'ethos discursif ironique du locuteur effectif, identifié au journaliste, plutôt que l'ethos référentiel du personnage dont il est question par ailleurs, un certain Gérard Saint-Paul :

(6) Selon Gérard Saint-Paul, directeur général délégué à l'information : « France 24 ce n'est pas la voix de la France, c'est un regard français ». **Allons bon**. « Un regard français, explicite-t-il, c'est un peu moins manichéen que le regard américain de CNN, c'est un peu plus de dialogue, il s'agit d'élargir la focale, de faire passer quelques valeurs françaises, le respect, la tolérance, qui sont celles de la République quand elles sont bien appliquées ». **Rien que ça**. Et **juré**, Saint-Paul ne prendra pas ses ordres à l'Elysée ou au Quai d'Orsay. [*Libération*, 6 décembre 06]

A deux reprises dans ce passage, le locuteur effectif oppose à son personnage un ethos discursif moqueur, que portent les formules *Allons bon* et *Rien que ça*. Quant à la formule

[4] Qui fait ici écho à l'énonciation de l'expression *C'est sûr* par la photographe.

juré, elle fait l'objet d'un emploi plus complexe impliquant, comme en (4) et (5), une forme de style indirect libre mettant en scène Gérard Saint-Paul en train de jurer de ne pas prendre ses ordres à l'Elysée. Nous en ferons donc ici abstraction, pour nous intéresser à l'ethos que nous avons appelé *effectif*, souvent plus ou moins fictif, fondé sur une assimilation du locuteur comme tel au sujet parlant (le cas échéant par le relais de l'être du monde lorsqu'on parle de soi comme d'un personnage).

4. L'ethos fictif et l'ethos de l'oralité dans la presse écrite

La gravité et le sérieux d'un exemple comme (1) tiennent au fait qu'il articule différentes informations associées aux trois formes d'ethos dont il a été question précédemment. Les trois face de l'ethos sont alors présentées comme celles d'un même individu, qui à la fois signe un article en tant que sujet parlant, se présente explicitement comme Juif en tant qu'être du monde, mais surtout revendique, par son rôle de locuteur et l'ethos discursif qui s'y rapporte, une posture offensive à l'encontre de l'Etat israélien. Un exemple comme (2) est déjà moins sérieux ou, disons, moins dramatique (au sens théâtral), dans la mesure où le locuteur effectif est seul en jeu ; l'ethos est exclusivement discursif en (2), dépourvu de renfort propositionnel ou même situationnel. Aucune représentation du locuteur comme être du monde (dépeint comme un fumeur malheureux, par exemple) ne vient ici en renfort du locuteur comme tel, qui s'accorde quand même par défaut à un sujet parlant susceptible d'être pris plus ou moins au sérieux dans sa guerre contre les anti-fumeurs.

Selon la façon dont il se trouve mis en jeu dans le discours, l'ethos discursif peut être plus ou moins sérieux. Tout va dépendre de la relation du locuteur au sujet parlant ou parfois à l'être du monde dont il est question. En (2) comme en (6), l'ethos discursif du locuteur n'est qu'un jeu sans gravité, qui n'implique de sujet parlant que par défaut, et ne comprend surtout aucune allusion au locuteur comme être du monde. Le locuteur effectif adopte une posture soulagée en (2), ou moqueuse en (6), sans que cela ne porte à conséquence. De là à parler d'ethos fictif, il n'y a qu'un pas, que nous ne franchirons pas complètement, du moins en ce qui concerne l'exemple (2), où rien ne fait obstacle à l'identification par défaut du locuteur au sujet parlant[5]. On peut donc dire que le locuteur représente littéralement le sujet parlant en (1), mais aussi dans toute la première partie de (2). Nous ne parlerons d'ethos fictif que si l'ethos discursif effectif du locuteur ne s'ajuste pas localement à l'ethos prédiscursif du sujet parlant qu'il est censé représenter – ceci évidemment sans qu'il soit possible de régler le conflit par assimilation de l'ethos discursif à l'ethos référentiel d'un personnage. L'ethos discursif en (1) et (2) n'est donc pas fictif puisqu'il s'accorde, au moins par défaut, aux postures supposées d'un sujet parlant. Et de même dans nos exemples (3) à (5), l'ethos n'est pas fictif puisqu'il s'accorde à l'ethos référentiel d'un personnage dont il est question.

[5] Sauf peut-être les formules *oui*, *bien*, à la fin de ce passage, qui répondent à la réaction fictive d'un interlocuteur imaginaire.

En (7) et (8), en revanche, la fiction énonciative est avérée dans les séquences en gras ; les formules *nos saints-pères fondateurs, bénis soient leurs noms* se rapportent à un style liturgique en (7) ; *Eh non, les gars* à l'esprit d'une forme de camaraderie de troupe ou d'équipe de football en (8). Dans les deux cas l'ethos discursif ne s'accorde littéralement, ni au sujet parlant dans le cadre de l'interaction du journaliste à son lecteur, ni à un quelconque personnage identifiable au plan référentiel :

(7) Le fiasco des référendums organisés en France comme aux Pays-Bas sur la Constitution européenne montre, **hélas**, que **nos Saint-Pères fondateurs (bénis soient leurs noms)** ont eu tort de se fier aux Etats-Nations pour construire l'Europe. [*Libération*, 9 juin 2006]

(8) Revenons trois minutes sur Davos. Bill Clinton a rappelé que 30 000 milliards de dollars étaient partis en fumée lors du krach. […] Nombre de participants, à la question de savoir quel était le principal responsable de la crise, ont répondu : la croyance que les marchés s'autorégulent. **Eh non, les gars**. Bref, pour le diagnostic, tout le monde était d'accord. Mais pour les remèdes… [*Le Canard enchaîné*, 11 décembre 2009]

L'ethos fictif correspond à un jeu rhétorique où l'ethos discursif effectif dénoue ses liens par défaut au sujet parlant, sans pour autant s'associer à l'ethos d'un personnage. En (8), l'ethos discursif met en scène une interaction fictive où le locuteur s'adresse aux participants au forum de Davos comme un entraîneur de foot à ses joueurs. L'exemple (6) peut être interprété de façon analogue ; l'ethos discursif qui s'y trouve mis en jeu n'est pas forcément dépourvu de fiction si l'on considère que les formules renvoient localement à une forme d'interaction fictive avec Gérard Saint-Paul. La portée de la fiction énonciative peut être locale comme en (6) à (8), ou globale comme en (9), qui se présente comme une leçon fictive donnée par un prof à des élèves. La fiction énonciative envahit alors l'intégralité de la chronique :

(9) **Mes enfants**, **je vous demande** de rester calmes encore quelques instants. **Je sais**, vous êtes énervés, c'est notre dernière classe de l'année. **Demain** nous partons en vacances. **Enfin**, vous, je ne sais pas. Moi, je sais, **ou du moins** je l'espère. Si tout va bien, à l'heure même où vous poserez vos yeux épuisés sur cette page, je poserai mes ripatons dans l'eau bleue du farniente. **Oui**, **dans deux colonnes d'ici**, nous en serons donc au terme de cette année scolaire, et **je sais** qu'il vous est difficile d'être concentrés. […] Voici donc l'heure de notre dernier cours, je voudrais, **en guise de palmes déposées sur le front moite** d'une saison riche en actualités, revenir sur deux événements qui m'ont particulièrement marqué. […] [François Reynaert, *Le Nouvel Observateur*, 1-7 juillet 2004]

Tout ce qui a trait à l'ethos de la leçon dans ce passage est fictif ou figuratif. La fiction de l'ethos se manifeste par la formule d'adresse ou d'interpellation (*mes enfants*), mais aussi par la forme performative (*je vous demande de rester calmes*), la reprise diaphonique (*je sais, vous êtes énervés*), les autocorrections (*enfin vous je ne sais pas. Moi je sais, ou du moins je l'espère*), le lyrisme académique (*Je voudrais, en guise de palmes déposées sur le front moite…*), et autres propriétés stylistiques. Seul l'ethos discursif est fictif ; ce qui est exprimé au plan des contenus n'est en rien fictif puisque cela concerne l'actualité. En (10), la fiction de l'ethos prend la forme d'un mode d'emploi, d'une recette fictive, une sorte de leçon donnée à un apprenti dictateur (qui prend peu à peu les traits de George Bush junior) :

(10) Vous voulez rendre le monde plus sûr, parce que telle est votre mission après l'effroyable choc du 11 septembre ? Voici un mode d'emploi. **Prenez** une organisation terroriste. Al-Quaida. **Bombardez** ses camps d'entraînement en Afghanistan, car là-bas, dans les replis de l'Hindu Kuch, se trament les attaques qui vont terroriser le monde civilisé. L'affaire prend quelques semaines, vos bombardiers sont plus forts que leurs vieilles pétoires. […]
L'année d'après, **envahissez** un pays du Moyen-Orient. L'Irak. Car vous voulez toujours rendre le monde plus sûr, telle est votre mission. **Trouvez** un prétexte, c'est important. **Proclamez** la victoire après la fin des combats. Et si, quelques mois plus tard, la guerre n'est toujours pas finie, **convoquez** une conférence de presse, et **démentez**. L'année suivante, **parlez** d'élections et de retour à la démocratie. Vous avez envahi le pays pour d'autres motifs, mais vous devez sauver les apparences. […]
Comment ? Vous faites tout votre possible à Bagdad, et l'insécurité gagne du terrain ? Vous ne contrôlez plus rien et vous ne comprenez pas pourquoi le pays est au bord de la rupture confessionnelle entre chiites et sunnites ? Vous avez l'impression que des terroristes internationaux, rompus au djihad, traversent les poreuses frontières nuitamment ? **Convoquez une conférence de presse** et faites porter le chapeau à Al-Quaida. Le public n'y comprendra rien, il est comme vous, il a la géographie embrouillée.
À moins que, pour une fois, vous ayez vu juste… À force d'invoquer la menace, vous avez peut-être réussi à la matérialiser. **Vous avez raison** : vous l'avez ouverte, la boîte Pandore. [*Le Temps*, 3 mars 2004]

La dimension fictive de l'ethos tient alors non seulement à l'identité du locuteur et à celle du destinataire (en apprenti dictateur), mais plus abstraitement à la force directive ou prescriptive de l'énonciation, inappropriée aux faits passés, connus, avérés, relatés au plan des contenus. Finalement, la fiction porte sur l'étonnement (feint) du locuteur, que marque la formule interrogative (*Comment ?*), la reprise diaphonique et la reformulation qui s'y rapportent (*Vous faites tout votre possible*…), face à l'intervention d'un interlocuteur imaginaire. Tout comme en (9), au-delà des circonstances de chaque scénographie prise individuellement, la reprise diaphonique instaure alors une forme de scénographie de l'oralité, de l'interaction en face à face, forcément fictive dans le discours médiatique – dont le destinataire absent, exclu, n'a pas la parole. De façon tout à fait générale, l'ethos fictif de l'oralité joue un rôle prépondérant à l'écrit, notamment dans les écrits journalistiques.

5. Le temps de l'oralité à l'écrit

Le temps du discours notamment appartient à l'ethos de l'oralité, et ne peut donc être que fictif à l'écrit. En (11), le temps qui sépare les *J'hésite* du début, du *J'y renonce* à la toute fin, est fictif :

(11) **J'hésite** : faudra-t-il désespérer « des américains » si à coup de millions et de trucages divers l'actuel président [G.W.Bush] parvient à garder son poste ? Faudra-t-il les rendre responsables de la gabegie politique où nous sommes entraînés s'ils en réélisent le fauteur ? **J'avoue** qu'une telle reconversion me coûterait. La pression s'accroît pour que je me prépare à faire le pas, mais **j'hésite**. L'anti-américanisme est une région trop instable à mon goût. Si cette foi dépend du résultat des urnes, c'est qu'elle est bien superficielle. Surtout pour quelqu'un comme moi, du genre démocrate, qui a accepté les divisions de la société et ses conflits internes. J'ai mes opinions, que je voudrais voir partagées largement, mais je suis préparée à la défaite. Ni les victoires ni les échecs ne sont définitifs. Les sociétés politiquement ouvertes découragent les illusions, mais protègent du désespoir. Mes amis démocrates aux Etats-Unis sont inquiets, ce n'est pas le moment de les lâcher; ils ont besoin de moi. […] La coterie qui démontre son incompétence à la Maison-Blanche n'a plus de politique pour l'organisation du monde. L'anti-américanisme ne la remplacerait pas. **Il n'y a donc plus à hésiter, j'y renonce** définitivement. [*Le Temps*, 2 juin 2004]

Le temps fictif de l'oralité permet ici à la locutrice d'évoluer, entre le début et la fin de ce passage, de l'hésitation au renoncement. Dans le laps de temps virtuel de son discours mentalement oralisé, de sa profération intérieure, par la force de ses propres arguments relatifs notamment à l'être du monde qu'elle représente par ailleurs (*quelqu'un comme moi, du genre démocrate…*), la locutrice change fictivement de posture énonciative, de point de vue. Plutôt que de renvoyer à une forme de dialogue fictif avec un interlocuteur imaginaire comme en (9) et (10), la fiction énonciative instaure une forme de monologue intérieur en (11), c'est-à-dire de dialogue fictif avec soi, de soi à soi, du locuteur effectif à l'être du monde. Tout comme le fait de s'adonner à un dialogue avec un destinataire imaginaire, le monologue intérieur à l'écrit repose sur le temps fictif de l'oralité.

Parmi différents procédés que nous n'aurons évidemment pas le loisir de tous passer en revue, l'autocorrection à l'écrit joue elle aussi sur le temps fictif de l'oralité (en relation cette fois aussi bien à un monologue intérieur, qu'à l'imaginaire d'une interaction en face à face). Il n'y a pas en effet de véritables autocorrections à l'écrit, qui se trouvent normalement reléguées à la genèse de l'œuvre ; l'autocorrection à l'écrit ne peut être que fictive, associée à un effet rhétorique, comme dans les exemples suivants :

(12) L'exposition que consacre à Paris le Musée des sciences de l'industrie au « Monde de Franquin » est appelée à connaître un succès populaire. Car – **m'enfin !** – tous les ingrédients y sont. Et, dans la France des 35 heures, régulièrement admonestée par **Ernest-Antoine de Mesmaeker (pardon Seillères)** pour **son manque de motivation, sinon sa fainéantise**. Le gaffeur ne saurait être plus d'actualité. [*Le Monde*]

(13) Cette école **où l'on menace – que dis-je ? – où l'on frappe** les institutrices avec des couteaux de cuisine est aussi celle où l'on arrête des enfants de 6 ans pour les interroger pendant deux heures, et où l'on convoque au commissariat un gamin de 8 ans pour une bagarre dans la cour de récréation. [F. Bazin, *Le Nouvel Observateur*, 2009]

(14) Comme toujours dans un succès, il a fallu que se rencontrent **un chef de file et son public, un discours et une attente. Disons**, dans les termes de l'économie de marché, **une offre et une demande**. Daniel Cohn-Bendit avait en main la bonne partition. [*Le Monde*, 10 juin 2009]

En (12), après un effet polyphonique par la voix d'un personnage bien connu (le fameux Gaston Lagaffe), l'autocorrection *Ernest-Antoine de Mesmaeker (Pardon Seillères)* met en scène une oralité fictive où le locuteur se reprend, se corrige, après avoir confondu, soi disant par erreur (ou lapsus), le nom de son personnage avec celui de Franquin. La force d'excuse de la formule d'adresse à un interlocuteur imaginaire (*Pardon*) accentue ici l'effet d'oralité fictive de la reprise. Le même procédé est à l'œuvre en (13), par le jeu de la formule autocorrective *Que dis-je ?* (*Cette école où l'on menace – que dis-je ? – où l'on frappe les institutrices*), qui témoigne d'une prise de conscience subite, par le locuteur, de la gravité de la situation. Comme si le locuteur prenait soudainement conscience, dans le temps fictif de l'oralité de son discours, de la gravité de la situation. En (14), l'ethos fictif met en scène le locuteur à l'œuvre, cherchant ses mots, comme si le discours se créait sous nos yeux, comme à l'oral, par tâtonnements successifs. Les connecteurs ou formules comme *disons* en (14), *que dis-je ?* en (13), *pardon* et *sinon* en (12), *enfin*, ou *du moins* en (9), jouent sur le temps fictif de l'oralité à l'écrit.

La composante temporelle est centrale, en ce qui concerne bon nombre de propriétés de l'ethos fictif à l'écrit. La question des ajouts après le point et autres formes d'interruptions syntaxiques par la ponctuation, qui n'est pas sans rapport avec l'autocorrection, joue elle aussi sur le temps fictif de l'oralité, comme il apparaît dans les exemples suivants :

(15) Juliette Greco est habitée par ses textes. Sur scène, elle se donne. **Et elle donne. Tout. Son instrument, c'est elle**. Elle joue du Greco. [Richard Cannavo, *Le TéléObs*, avril 2009]

(16) Il n'a pas d'âge. Il parle comme une mitraillette. Ça se passe dans une petite maison bretonne. Il s'appelle Didier. On comprend sa vie, **par ces bribes, et cet accent, changeant,** tantôt du Nord, un peu du Sud. **Une voix. Des regards. Une vie,** broyée par les médicaments et l'alcool, la prison, l'hôpital psychiatrique. L'enfant qu'on lui a « pris ». **La femme, partie**. Didier fume clope sur clope. Il rit à la caméra, joue la comédie. A la fin du mois il lui reste peu pour vivre. **A lui et son père,** qu'il appelle « Ma couille ». [*Libération*, 2 mars 2010]

Si l'on prend, par exemple, le point après *Et elle donne*, et avant *Tout* en (15), on peut relever qu'il indique une forme de reprise corrective de la phrase qui précède, qui serait tout à fait étrangère à une phrase unifiée (*Elle donne tout*). Et de même en (16), l'énumération en plusieurs phrases nominales séparées par des points, les effets rythmiques qui s'y rapportent (*Une voix. Des regards. Une vie, broyée…*), ou alors la virgule dans *La femme, partie*, à nouveau le point avant le complément *A lui et à son père*, pourtant associé fonctionnellement à la phrase qui précède au plan syntaxique, tout cela contribue à instaurer la temporalité fictive d'une oralité intériorisée, réduite par moments à un rythme pur, poétique (si l'on admet que la poésie n'est pas étrangère à l'idée d'oralité).

Evidemment, la fiction de l'oralité ne se réduit pas toujours à une pure temporalité, comme en (15) et (16). Ce qui a trait au registre (*« C'est bonnard »*), ou à la prononciation, dans l'exemple ci-dessous, aux abréviations (*T'es une vedette*), à la familiarité associée au tutoiement, à l'interjection ou onomatopée même *(« Pof ! T'es élu »*), n'a pas trait à la temporalité, pas uniquement du moins, mais à d'autres propriétés de l'interaction orale spontanée :

(17) **C'est bonnard. T'es une vedette de cinéma, d'Hollywood,** tu te présentes à l'élection de gouverneur en Californie. **Pof ! t'es élu.** C'est ce qui est arrivé à Schwarzenegger et vous savez quoi? **Il tient des vies d'hommes dans ses mains, maintenant, Schwarzenegger.** Après l'illusion, la chair et le sang. Le premier condamné à qui il pouvait accorder la grâce, qu'il lui a refusée, sera exécuté le 10 février. [*Le Nouvel Observateur*, 5-11 février 2004]

Il n'en reste pas moins que diverses propriétés syntaxiques dans ce passage – notamment un complément de nom placé en apposition par la virgule (*« T'es une vedette de cinéma, d'Hollywood »*), une phrase clivée cataphorique (*« Il tient des vies d'hommes dans ses mains, maintenant, Schwarzenegger »*), jouent là encore sur le temps fictif de l'oralité, qui est bien la seule expression du temps du discours à l'écrit.

Bibliographie

AMOSSY, Ruth (dir.) (1999), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.

AUSTIN, John L. (1962), *How to do things with words*, Oxford, Clarendon Press.

BERRENDONNER, Alain (1981), *Eléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.

BRES, Jacques, Patrick HAILLET, Sylvie MELLET, Henning NØLKE, et Laurence ROSIER (dir.) (2005), *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, De Boeck-Duculot.

COLAS BLAISE, Marion, Mohamed KARA, André PETITJEAN et Laurent PERRIN (dir.) (2010), *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage*, Metz, CELTED, Recherches linguistiques, n° 31.

DUCROT, Oswald (1984), *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.

CHARAUDEAU, Patrick et Dominique MAINGUENEAU (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.

DE BRABANTER, Pierre, Patrick DENDALE et Danielle COLTIER (dir.) (2009), « La notion de prise en charge en linguistique », *Langue française*, n°162.

MAINGUENEAU Dominique (1998), *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.

MAINGUENEAU Dominique (1999) « Ethos, scénographie, incorporation », dans Ruth AMOSSY, *Images de soi dans le discours – La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, p. 75-100.

PEIRCE, Charles Sander (1955), *Philosophical Works of Peirce*, New York, Dover Publications Inc.

PERRIN Laurent (2005), «Polyphonie et séquence écho», dans Jacques BRES, Patrick HAILLET, Sylvie MELLET, Henning NØLKE, Laurence ROSIER, *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, De Boeck-Duculot, p. 173-185.

PERRIN, Laurent (dir.) (2006), *Le sens et ses voix Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Metz, CELTED, Recherches linguistiques, n° 28.

PERRIN, Laurent (2008), «Le sens montré n'est pas dit», dans Merete BIRKELUND, Maj-Britt MOSEGAARD HANSEN, Coco NOREN (éds.), *L'énonciation dans tous ses états*, Berne, Peter Lang, p. 157-187.

PERRIN, Laurent (2009), «La voix et le point de vue comme forme polyphonique externe», *Langue française*, n° 164, p. 61-79.

RABATEL, Alain (2008), *Homo Narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, Limoges, Lambert-Lucas.